

Les Saisonniers en Suisse

Itinéraires saisonniers

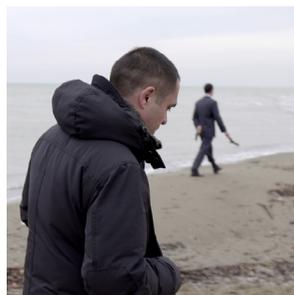
Calabria

Pierre-François Sauter



interdisciplinaire.ch

Activités culturelles
culture.unige.ch



Mercredi 13 novembre 2019 à 18h30 | Fonction:Cinéma

Générique: CH, 2016, Coul., 117', version originale française

Calabria selon Thierry Maurice, Atelier Interdisciplinaire de Recherche – AIR

Le film documentaire de Pierre-François Sauter s'ouvre sur des images d'archives qui dépeignent la trajectoire des saisonniers en Suisse dans les années 1960: arrivée en gare, déchargement des valises, sociabilité dans les baraquements, coups de pioche et marteaux-piqueurs sur les chantiers, nostalgie des femmes et du pays. Un hommage à ceux qui ont consenti à d'immenses sacrifices dans l'espoir d'une vie meilleure – main-d'œuvre anonyme et corvéable à merci au service du développement spectaculaire des économies les mieux loties.

Calabria fait référence à la région d'origine d'un ex-saisonnier italien, Francesco Spadea, dont le corps est pris en charge par les pompes funèbres depuis Lausanne jusqu'au village de Gasperina. Dans une formule pleine d'allant, l'œuvre a été qualifiée de «road movie en corbillard». L'expression ne lui rend pas tout à fait justice. Il s'agit davantage d'une odyssée intime que d'une échappée, d'un voyage intérieur que de la découverte d'un paysage, d'un retour aux sources que d'une projection vers l'horizon. Estampillé documentaire, le film ne cesse cependant de logner du côté du mythe ou de la fable, par

sa mise en scène puissante, par l'envergure de ses personnages, acteurs à leur insu, par sa beauté plastique et ses silences éloquents, par sa temporalité flottante, par la portée universelle de son propos.

D'inégale durée, trois parties constituent la trame du récit: la préparation du corps du défunt, son transfert vers le Sud de l'Italie et la cérémonie d'ensevelissement. À travers son dispositif technique et scénique, le réalisateur parvient à métaphoriser avec une force remarquable la condition des travailleurs immigrés. Tout en se déroband à notre regard, le saisonnier est de presque tous les plans. Francesco Spadea n'est plus, il est un corps en bière, la trace de ce qu'il fut. Comme la plupart de ses congénères dans la mémoire collective, il est un sans-voix, une ombre, une absence en quête de présence. Dès lors, son souvenir est porté par d'autres acteurs, bien vivants, eux. C'est la famille recueillie qui porte son deuil; ce sont les employés des pompes funèbres qui le conduisent à bon port: José Russo Baião et Jovan Nikolić, préposés à la tâche, sont les passeurs du Styx. Tous deux travailleurs issus de l'immigration, l'un Portugais, l'autre Serbe, ils charrient l'exil que Jovan, musicien tzigane émérite, chante à plusieurs reprises.

De l'hôpital à la morgue, la préparation du corps du défunt se découvre, sous la caméra de Sauter, tel un rituel empli de respect: gestes soignés et précis, sérénité et recherche

de dignité. «Buon viaggio Franco» souhaite ses proches au mort sur le point de quitter définitivement la Suisse. L'essentiel du film se déroule alors dans l'habitacle de la voiture funéraire. Les deux chauffeurs, dont l'un se sent en charge d'âme tandis que l'autre affirme qu'il n'y a rien après la mort, franchissent tour à tour les obstacles qui se dressent sur leur route: douanes, péages, tunnels et ponts. Ils insufflent vie à des lieux impersonnels – chambres d'hôtels, restauroutes, stations à essence –, autant d'occasions de nouer des liens fugaces avec des individus filmés à distance, voire en hors champ, dont la bienveillante compagnie semble surgir du royaume des morts. Jovan pousse la mélopée des damnés de la terre: «J'erre seul de par le monde/ Oh maudite destinée/ Est-ce qu'un jour viendra où le bonheur me sourira?/ Est-ce que la chaleur du soleil pourra réchauffer mon cœur si triste?» Dans le cocon feutré de l'automobile, les compères devisent sur le sens de l'existence et font retour sur eux-mêmes. Entre deux assoupissements et morceaux de musique, leurs discussions prennent volontiers un tour philosophique: la mort, l'amour, le destin... À plusieurs reprises, ils tentent de prendre des photographies des lieux qu'ils traversent, sans succès. Comme s'il était vain de vouloir figer l'instant. Le passage du temps s'apparente à un fleuve qui coule ou au ressac de la mer. Un savoureux échange porte sur l'interculturalité, la langue natale transformée par ses emprunts à la langue d'accueil. Enfin parvenus en Calabre, dans un paysage à la douceur virgilienne, José glisse à l'adresse de Jovan, non sans *saudade*: «C'est beau.

Comment tu peux partir d'une région aussi belle? Comment t'arrives pas à gagner ta vie ici?» La question reste en suspens. Elle imprègne la sobre cérémonie d'enterrement, dans la lumière cristalline du matin. Il fallait cette noble odyssee, ce voyage au pays des vivants et des trépassés, pour en éprouver la mesure.

Prochaine séance: Destins croisés

Le Vent de septembre

Alexander J. Seiler, 2002

20 novembre à 18h30 | Cinéma CDD

